Walmsley Alan,
Early Islamic Syria,
An Archaeological Assessment.

London, Duckworth & Co. Ltd. 2007,
176 p., 12 figs.
ISBN : 978-0715635700

Fort de son expérience archéologique acquise au Proche-Orient depuis trente ans, Alan Walmsley propose dans cet ouvrage une synthèse sur les débuts de l'islam en Syrie à la lumière des récentes découvertes archéologiques, assortie d'une révision des idées jusque-là en cours. Limitée à la Syrie dans son titre, cette réflexion porte, en réalité, sur la Syrie-Palestine et, par extension, comme le précise l'auteur dans la préface, sur l'aire couverte par les États modernes de Syrie, du Liban, de Jordanie, d'Israël, des Territoires palestiniens et d'une petite partie du sud de la Turquie.

L'ouvrage se compose de six chapitres : « Defining Islamic archaeology in Syria-Palestine » (chap. 1), « After Justinian, 565-635 CE » (chap. 2), « Material Culture and Society » (chap. 3), « Sites and Settlements Processes » (chap. 4), « Life » (chap. 5) et « Prospects : Ongoing Debates in Islamic Archaeology » (chap. 6). Une chronologie du début de l'Arabie et de la Syrie-Palestine, un glossaire, une bibliographie de 282 titres et un index complètent cette synthèse.

L'archéologie islamique en Syrie-Palestine est décrite dans le chapitre 1 sans être pour autant définie. L'archéologie islamique a plus d'un siècle d'existence mais celle qui concerne la Syrie-Palestine a connu un développement exponentiel (comme ailleurs) ces trois dernières décades. Précédemment, elle a surtout cherché ses marques par rapport aux autres archéologies et, à ses débuts, s'est consacrée presque exclusivement à l'architecture en élévation. Ce sont les travaux des pionniers comme J. et R. Savignac, K. A. C. Creswell et J. Sauvaget. Pour l'auteur, l'intérêt porté aux seuls villes et monuments entacha la recherche jusqu'en 1989, date à laquelle se tint à Lyon la Fourth International Conference on the History and Archaeology of Jordan. Trois innovations majeures sont observées : l'objectif des fouilles est recentré sur les vestiges archéologiques islamiques surtout dans le contexte omniprésent des centres bibliques et des sites antiques ; les recherches incluent l'étude attentive de la céramique proprement islamique désormais mieux différenciée du matériel romain tardif ou byzantin ; enfin, l'idée couramment répandue que les hordes musulmanes avaient mis à sac les villes et la campagne de Syrie-Palestine, lors de la conquête, est largement réfutée. Pour l'auteur, cette dernière idée, défendue tout au long de son livre, est fondée principalement sur le fait attesté qu'églises et culte chrétien se perpétuent durant toute la dynastie omeyyade. A. Walmsley voit dans le développement de l'archéologie islamique qui, dorénavant, prend en compte les autres groupes sociaux, les minorités, les femmes, dans une perspective non élitiste et post-coloniale, une contribution à une meilleure compréhension des processus de formation qui ont conduit à la société islamique moderne, particulièrement dans le contexte de la Syrie-Palestine.

Dans le chapitre 2, l'auteur étudie la situation de la Syrie-Palestine après la mort de Justinien, l'empereur byzantin qui fit régner la paix et la prospérité sur son immense Empire. A. Walmsley s'attaque à l'idée trop largement partagée que pour cette région, ce fut l'heure du déclin. Face aux épidémies de peste, aux tremblements de terre récurrents, à la famine, aux invasions perses, et aux révoltes de groupes religieux comme les Samaritains, cités par les textes comme causes de ce déclin, les données archéologiques commencent à peine à être rassemblées pour permettre une démonstration en force du contraire. Mais l'accumulation de preuves archéologiques sur la bonne santé de l'économie et du commerce mises en évidence à Antioche, Jerash, Pella (monnaies de Justin II), ou sur la grande activité régnant dans les sites de la steppe comme à Umm al-Ǧimal durant les VI^e^ et VII^e^ siècles, plaident en faveur de cette thèse qui veut montrer, au contraire, combien les villes de Syrie-Palestine étaient préparées aux enjeux du VII^e^ siècle.

La culture matérielle et la société sont traitées dans le chap. 3, en 22 pages. Il s'agit d'abord de la production de céramiques dans le contexte du début de la société islamique.

L'auteur présente cinq larges groupes de céramiques pour les deux premiers siècles de l'islam : les récipients de stockage, de cuisine, de présentation des mets, et les objets à usage domestique (lampes, lanternes, éléments de construction). Les dessins d'exemples des trois premiers groupes figurent en p. 50.

Les archéologues apprécieront cet effort de synthèse mais resteront perplexes devant le tableau statistique de la fig. 5 représentant une chronotypologie de la céramique du début de l'islam trouvée à Pella. En effet, la légende de ce tableau fait état de 19 types mais ceux-ci ne sont représentés nulle part et aucune correspondance n'est établie avec la courte typologie précédente. Cette absence rend stérile la discussion qui suit sur la récurrence, l'apparition ou la disparition de ces types de céramiques. La conclusion de l'auteur est que la production céramique, à ses débuts, suit la tradition et ne subit de modifications ou de nouveautés fondamentales qu'à la fin du VIII^e^ siècle, après les réformes économiques

BCAI 24 (2008) Walmsley Alan: Early Islamic Syria. An Archaeological Assessment., recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

du calife ʿAbd al-Malik. L'apport de la numismatique ne doit pas être négligé, même si celle-ci est considérée par l'auteur comme trop souvent sujette à une application naïve de l'information chronologique dans l'archéologie du Proche-Orient. Le monnayage de la Syrie-Palestine au VII^e^ siècle consiste en quatre types principaux : les monnaies byzantines importées, les pseudo byzantines, les impériales omeyyades et les séries des califes en place. La première frappe de monnaie en or fut émise par ʿAbd al-Malik à Damas entre 693/694 et 696/697 avec le calife entouré de la *šahāda*. L'auteur y voit une grande influence du monnayage byzantin mais reconnaît que les réformes de ʿAbd al-Malik eurent pour conséquence une émission à grande échelle et une large circulation de dihrams (argent) en Syrie-Palestine ce qui n'était pas le cas à la période byzantine. Tandis que la production du verre connaît une révolution technologique en Syrie notamment à Raqqa à la fin du VIII^e^ et au IX^e^ siècle, le travail et la production d'objets de prestige en métal sont plutôt à situer en Égypte. La vaisselle en stéatite provient en grande partie du Hedjaz connu pour ses carrières à l'exception des objets en pierre verte 'green slate' trouvés à Alep et Rusafah qui sont sans doute de source locale. Pour conclure ce chapitre, A. Walmsley déplore que la culture matérielle ne soit pas mieux prise en considération de la part des archéologues alors que celle-ci est le reflet par excellence des développements et des changements culturels. Il signale qu'avec le IX^e^ siècle, et son cortège d'innovations introduites de l'étranger, sonne le glas, en Syrie-Palestine, de la production strictement locale.

Sur les six chapitres très complémentaires, le quatrième, traitant du processus de l'établissement des sites, est central et compte d'ailleurs 41 pages.

En archéologie urbaine, A. Walmsley distingue deux cas de villes, celles existant avant l'islam (Existing Towns : Tradition, Additions and Renewal, p. 77) et les nouveaux établissements (New Establishments, p. 90). Les tribus déplacées en Syrie-Palestine lors de la conquête n'eurent aucun mal à s'insérer dans les villes existantes, la région comprenant déjà un grand nombre d'Arabes comme à Qinnasrīn situé près de la grande ville hellénistique et romaine de Chalcis. Le Ḥāḍir Qinnasrīn offre grâce à l'archéologie, « le plus intéressant exemple de transformation d'un campement tribal pré-islamique (*ḥīra*) en un établissement permanent de l'Antiquité tardive et, de là, en une ville islamique (*miṣr*) destinée à répondre aux besoins sociaux, culturels et religieux de la population musulmane du *ǧund* » (p. 79). Tabariyah, capitale de la province al-Urdunn, connaît un développement intense au début du VIII^e^ siècle et finit par rejoindre le centre de Ḥammām Tabariyah pour ne plus former qu'une grande métropole.

Les recherches archéologiques effectuées à Jérusalem et Rusafah, dans le nord de la Syrie, ont mis en évidence l'action forte du patronage omeyyade. Jérusalem, en plus des embellissements apportés à la Coupole du Rocher et à la mosquée al-Aqsā, fut dotée d'un ensemble architectural important au sud et à l'ouest du Ḥaram al-Šarīf, identifié par l'auteur comme un hôtel pour pélerins plus qu'un palais comme le suggérait le fouilleur M. Ben Dov. Rusafah connaît, quant à elle, les faveurs du calife Hišām qui y élit résidence et initie la construction d'un grand ensemble comprenant une grande mosquée et un souq près de la basilique de la Ste-Croix. Récemment, hors les murs, d'autres larges bâtiments comparables à ceux de la résidence califale ont été mis au jour. Regrettant l'attention moindre portée en archéologie aux centres secondaires du Ǧund al-Urduun et s'opposant à l'opinion que des places telles que Baysān, Pella et Jerash ne soient plus que « le fantôme de leur première grandeur », A. Walmsley réfute l'opinion d'A. Northedge partagée par H. Kennedy et W. Liebschnetz que Jerash, à la période islamique, n'est plus « qu'un putride squelette urbain laissé derrière le déclin d'une respectable métropole romaine ». Il s'appuie sur la découverte en 2002 de la mosquée principale en pierres de Jerash, volontairement située sur un promontoire près du *tetrakionia*, au cœur de la cité classique, et voit dans ce choix spatial et l'organisation soignée des boutiques du souq, le long du *cardo*, une preuve à la fois d'une parfaite adaptation des habitants de Jerash à la nouvelle religion et un souci de garder la symétrie antique.

Al-Ramlah, fondée par le calife Sulaymān (715-717) en Palestine, ʿAnjar (début du VIII^e^ s.) au Liban, Aylah (*circa* 650) en Jordanie, et al-Baḫra (680) en Syrie, sont classés à juste titre par l'auteur comme de nouveaux établissements. À ces villes s'ajoutent de nouvelles fondations à visées urbaines dans la Ǧazīra, région du nord de la Syrie entre l'Euphrate et le Tigre : Madīnat al-Fār (738-739), Kharāb Sayyār(VIII^e^ s.), Raqqa, al-Rafīqa (apr.750).

L'auteur considère les fameux « châteaux du désert » syrien comme une série de plus petits établissements édifiés par les dynastes omeyyades en complément des nouveaux centres urbains et remet en cause les explications conventionnelles de leur création (résidences de villégiature, centres de nouveaux établissements agricoles, nœuds de communication). À défaut de pouvoir trancher lui-même la question, il commente la démarche de D. Genequand qui a tenté d'éclaircir les objectifs des commanditaires en classant ces monuments en trois groupes. Le premier groupe représente le type classique de 70 m^2, entouré d'un mur fortifié percé d'une entrée unique flanquée de tours semi-circulaires, avec une

BCAI 24 (2008) Walmsley Alan: Early Islamic Syria. An Archaeological Assessment., recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

organisation interne permanente d'appartements répartis autour d'une cour centrale entourée de portiques. Tandis que l'enceinte à tours est héritée de la tradition militaire romaine, « la répétition du plan et son incorporation à l'intérieur d'une forme pseudo militaire est complètement nouvelle ». Le second groupe de châteaux, plus petit en taille, est représenté par un mur d'enceinte flanqué de tours mais est uniforme à l'intérieur. Le troisième groupe constitue moins des palais que de spacieuses maisons, de simples résidences constituées de pièces autour d'une cour centrale comme à Māʿan ou à Ḥumayma. Le complexe de Muʿāwiya à Ḫirbat al-Karak qui comprend une large salle d'audience à abside de style ghassanide, à l'intérieur d'une enceinte à quatre tours, ne rentre dans aucune de ces catégories. Quant à l'immense ensemble palatial de Mschatta, inachevé, reflétant une conception intentionnelle de complexe avant tout palatial, il est encore plus inclassable. À l'inverse, d'O. Grabar et D. Whitcomb, l'auteur rejoint l'opinion d'A. Northedge sur la datation omeyyade du monument et la situe dans la dernière décade omeyyade en s'appuyant sur le programme iconographique de sa façade : « Un rappel de la garantie de rédemption pour le croyant » mêlant scènes paradisiaques (le Jardin d'Eden) avec des rinceaux de vigne surgissant de coupes et d'urnes et des créatures mythiques symbolisant la fragilité de l'existence humaine.

Dans le chap. 5, A. Walmsley qui prône une archéologie islamique de pointe, ne manque pas d'exposer les résultats déjà obtenus par les méthodes d'investigation modernes et par le recours aux disciplines des sciences de la vie dans ce domaine. L'archéozoologie et l'archéobotanique encore insuffisamment introduites dans les programmes ont cependant fourni des informations sur les profils de diètes et sur les techniques de cultures durant la période omeyyade à Pella, Bosra et Aylah. Les avancées des études archéobotaniques ont permis d'émettre des doutes sur le lien précédemment établi entre l'arrivée de l'islam et la « nouvelle révolution » des céréales telles que le riz et le blé parce que l'évidence indique que la culture de celles-ci est antérieure à l'islam. D'une manière générale, les témoignages archéologiques créés par trois siècles d'occupation byzantine sont trop prégnants face aux 90 ans d'occupation omeyyade.

L'intérêt croissant porté récemment aux zones rurales en Syrie-Palestine a eu pour effet, d'après l'auteur, une distorsion des connaissances sur l'étendue et la nature de l'occupation des campagnes de la fin du VI^e^ au IX^e^ siècle. Ses critiques portent sur trois points : A. Walmsley considère d'abord que ces investigations de surface ne sont pas assez confrontées à la réalité du sous-sol, il souligne l'absence de validation des résultats par la céramique, et, enfin, il déplore la présentation de ces résultats en termes de périodes historiques et non par ajustement des niveaux d'occupation en liaison avec la relative longueur de chaque période.

Le dernier chapitre résume les principaux problèmes inhérents à l'archéologie islamique de Syrie-Palestine et les solutions que l'auteur propose.

Si l'archéologie islamique n'a pas à expliquer sa dépendance avec le monde moderne, celle du Moyen-Orient, scène permanente de conflits, elle est particulièrement desservie par cet amalgame du présent et du passé. Pour rompre le cercle infernal, l'auteur rappelle qu'il s'est appliqué à démontrer que, contrairement aux idées reçues, la région n'avait pas subi une destruction et une dislocation sociale brutales avec l'arrivée de l'islam. D'autre part, il veut casser la fracture académique entre l'Antiquité tardive et le monde musulman médiéval trop bien entretenue par l'intérêt porté en archéologie aux sites arabes de la période romaine (Palmyre, Petra). Cet engouement a porté préjudice au développement de la recherche sur les V^e^ et VI^e^ siècles complètement sous-représentée. Il préconise une archéologie focalisée sur le caractère social et économique des communautés arabes, chrétiennes et païennes des deux siècles avant l'islam comme contribution majeure à la compréhension de l'avènement de l'Islam et de ses modalités d'implantation. Ne considérant pas l'archéologie et le Coran comme des domaines d'étude incompatibles, A. Walmsley pense qu'avec prudence et des objectifs réalistes, l'archéologie peut accroître nos connaissances sur des lieux et personnes mentionnés dans le Coran et que certains récits coraniques peuvent éclairer dans certains cas les découvertes archéologiques. L'auteur pointe la question du vide archéologique consécutif à la chute des Omeyyades.

En supplément du concept de « longue durée » déjà largement utilisé dans l'archéologie de Syrie-Palestine, il propose la « resilience theory » pour expliquer les changements en archéologie du début de l'Islam en Syrie-Palestine.

Cette théorie offre un champ d'explication pour analyser des occurrences épisodiques de rapides changements sociaux tels que celui émergeant deux générations après l'expansion musulmane ou celui situé après la chute des Omeyyades, dans le contexte plus général de continuité au début de la période islamique. L'avantage de cette théorie pour l'archéologie islamique est qu'elle n'ignore pas les événements historiques importants mais évite l'injuste déterminisme historique qui a pesé sur les premières études islamiques.

BCAI 24 (2008) Walmsley Alan: Early Islamic Syria. An Archaeological Assessment., recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'ouvrage d'A. Walmsley fait preuve de recul par rapport à la situation intellectuelle de l'archéologie islamique en général. Il ne rend que plus souhaitable une autre publication où le lecteur aurait tout à loisir de consulter quelques images scientifiques comme une typologie des mosquées récemment découvertes, ou celle du matériel céramique décrite mais non figurée.

Claire Hardy-Guilbert
CNRS - Paris

BCAI 24 (2008) Walmsley Alan: Early Islamic Syria. An Archaeological Assessment., recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net